

LE
PASSE-TEMPS
ET
LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>Carnet mondain</i> ...	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques	L. M
Nos Théâtres.....	X...
Lettre parisienne : <i>Boycottage</i> .	Arsène ALEXANDRE.
Partition amoureuse : <i>Decrescendo</i>	Andréa LEX.
Le duel de Campistrans.....	Eugène FOURRIER.
Bonjour, bonsoir (sonnet)...	François ARMAGNIN.
Libre Chronique.....	FRANC-SILLON.
Les soirs d'automne (poésie).	Jacques PRABÈRE.
Futur ministre.....	Eugène DREVETON.
Concours de Chansons	X...
Société de Tir de Lyon.....	X...
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...



CAUSERIE

Carnet Mondain

Tout le monde est d'accord sur ce point : la gaité française passe un mauvais quart d'heure.

D'aucuns — des pessimistes enragés — assurent même qu'elle ne s'en relèvera pas.

Ceux-là me font l'effet d'aller un peu vite en besogne : pour avoir bravé tant d'autres cataclysmes, cette bonne gaité doit avoir des racines plus profondes qu'on ne le suppose.

Le jour où je la croirai sur le point de périr, j'en demanderai de la graine à la baronne Staffe.

En voilà une, avec qui on ne s'ennuie pas !

Cette excellente baronne — dont j'ai déjà eu quelquefois l'occasion de parler — s'est fait une spécialité : elle nous tient

régulièrement au courant des faits et gestes du grand monde.

Il faut lire ses « Carnets mondains » pour se faire une idée des goûts, des plaisirs, des élégances de cette société raffinée, privilégiée qui exerce encore un inexplicable prestige sur l'imagination des petites gens.

Prestige de quoi ? Du luxe, simple question d'argent ; de la toilette, affaire de tailleurs et de couturiers ; de la beauté, nul n'ignore qu'elle est aussi rare dans ce monde-là que dans les autres.

Reste le double prestige de l'intelligence et de l'esprit ? A cet égard, les confidences de Madame Staffe, sont précieuses à recueillir :

Voici — relaté par elle — le noble divertissement auquel se sont livrés les beaux messieurs et les belles dames du monde *select*, pendant la quinzaine qui a suivi le Grand Prix.

Cette quinzaine est — comme on le sait — celle qui précède l'exode général de la capitale pour cause de villégiature.

« Mais avant de monter dans la voiture de voyage, vous pensez bien qu'on a fait l'annuelle promenade à la foire de Neuilly. On y est plus exact qu'à un pèlerinage.

« La grande attraction, cette fois-ci, c'est l'animal porte-veine qui la procure. Le cochon-monture, on ne s'attendait pas à cela et on n'aurait pas cru la chose si intéressante. Mais les élégantes et « les œillets blancs » s'écrasent au manège des cochons qui, bien entendu, a les honneurs de la chanson.

« On ne fredonnera pas autre chose jusqu'à l'automne pour se souvenir du gros rire et des émotions... je ne peux pourtant pas dire équestres, de cette dernière foire de Neuilly.

« Il est de règle de conserver toute l'année un objet acheté aux forains. C'est une amulette. Cette fois il va sans dire que ce sera la bête de Saint-Antoine. Les mondaines l'emporteront avec elles partout. Elle figurera en belle place parmi les bibelots. »

Comme succédanée aux brillants tournois et aux vaillantes passes d'armes du moyen-âge « la course à cochon » exécutée par les descendants des preux, est assez réussie.

Vous n'ignorez pas les conséquences désastreuses de « l'Affaire », la fameuse Affaire dont on a trop parlé pour qu'il soit permis d'en parler encore ? Eh bien, de ces conséquences, il en est une qui avait échappé aux observateurs les plus sagaces : l'Affaire empêchait les femmes de s'habiller.

Cela est écrit en toutes lettres dans un des derniers carnets. Et dire que nous ne nous en doutions pas.

« La vie mondaine est toujours nulle en France. Cela va jusqu'à faire oublier l'apparition des modes d'hiver. On ne pense pas à renouveler ou à modifier ses robes. Voilà le résultat le plus extraordinaire, peut-être, de la crise sans précédent que nous traversons. »

Extraordinaire, je suis tout-à-fait de cet avis. Comparez, s'il vous plaît, les souffrances endurées — pendant deux années — par nos industriels et nos commerçants, à celles de la petite comtesse de Malentrain, obligée de mettre trois fois de suite la même robe.

Pauvre bichette, plaignons-la du fond du cœur et souhaitons qu'elle puisse se dédommager maintenant, en en mettant trois le même jour

C'est égal, l'axiome favori de Balzac : « la femme est un être qui s'habille, babille et se déshabille » l'a échappé belle.

Voyez-vous ce qui serait arrivé, si, des trois facteurs de cet axiome, un seul était resté : le babillage ?

M. André Baunier — dans les *Débats* — nous avait déjà initié l'an dernier aux occupations choisies, aux divertissements d'élite auxquels on se livrait dans les hautes demeures seigneuriales.

Nous avons connu — par lui — le jeu de la feuille de papier blanc.

« Vous montrez à la compagnie une feuille de papier blanc et vous vous engagez, si l'on veut bien vous laisser quelques secondes de solitude, à la dissimuler de telle manière qu'elle reste visible dans toute sa hauteur sans qu'on puisse la découvrir. »

Ce n'est pas aussi difficile que vous pourriez le croire. Il suffit d'enrouler la feuille de papier soigneusement autour d'une bougie.

« ... Et tout le monde cherche, et cherche longtemps, Dieu sait où, dans les petits coins obscurs, partout, partout. Les imaginations s'excitent, se passionnent. La concurrence s'en mêle. Et c'est à qui trouvera... Personne ne trouve ! Et, finalement, on donne sa langue au chat. L'ingénieux prestidigitateur mondain triomphe alors. Il divulgue à l'assemblée ébahie son secret dont la simplicité est universellement applaudie... Qui l'eût-dit ? Qui l'eût cru ? Comme il est spirituel ! Quel entrain ! Quelle bonne humeur !... »

« La jeunesse s'amuse infiniment à ce genre de jeux que nous recommandons aux châtelaines désireuses d'entretenir la gaieté autour d'elles. »

Qui est-ce qui disait donc que la génération actuelle était difficile à amuser ?

Il y a mieux cependant que les récréations renouvelées de Tom Titt. On ne saurait, tous les soirs, recommencer l'expérience de la feuille de papier non plus que celle de l'œuf se tenant sur la pointe.

« Les expériences d'occultisme, de magnétisme, de suggestion — nous dit la baronne Staffe — remplissent souvent les soirées châtelaines ; l'humanité restant amoureuse du merveilleux, on s'amuse joliment ces soirs-là. »

« On sent tant, de nos jours, la monotonie de l'existence, même au milieu des fêtes et même en travaillant, qu'on obéit à un impérieux besoin en faisant des incursions dans l'au-delà, dans l'invisible. Il est convenu que la terre n'est qu'une étape. Or, peu de nous la trouvent intéressante, voyons un peu ce que sera la prochaine, ce qu'ont été les précédentes, — car les Mages lisent aussi aisément dans le passé que dans l'avenir. »

Ils ont révélé dernièrement à la ba-

ronne X..., qu'elle s'est incarnée trois fois, qu'elle s'incarnera encore cinq fois sur ce globe terraque.

— Comment, s'est écriée la baronne, mais je croyais bien en avoir fini avec la terre, par la raison que je m'y ennue souvent.

« Il paraît que l'on se réincarne non par plaisir, mais soit pour se perfectionner, soit pour se dévouer à un être ou à une idée. La baronne a déjà été dame gallo-romaine, châtelaine moyennageuse. On a même découvert ses incarnations précédentes dans les autres règnes de la nature. Elle a été pétrifiée comme corail, elle a végété comme rosier et pommier. Des siècles lointains l'ont vue dans la fourrure d'une chatte et sous la forme d'un zèbre. »

Ce sont là des thèmes qui ouvrent à la galanterie française des horizons inattendus, à la condition, toutefois, que les Mages apportent un tact exquis dans l'exercice de leurs fonctions.

Une femme sera toujours flattée d'apprendre qu'elle a existé sous la forme d'une rose aux parfums pénétrants, d'un lys aux ineffables blancheurs, qu'elle a été — dans le règne animal — hirondelle ou lionne ; mais elle ne pardonnera jamais à celui qui la montrera incarnée en un frêle pisserlit ou sous les plumes d'une dinde plantureuse.

Mages mondains, prenez garde à vous !

PIERRE BATAILLE.

Echos Artistiques

Nos anciens artistes sont engagés à :

Paris : à l'Odéon, Mme Sinty ; à la Renaissance, MM. Cossira, Moisson, Mme Dhasiv.

Bordeaux : MM. Dutrey et Natty.

Toulouse : au Théâtre des Variétés, M. Marchal. Au nouveau Théâtre Français, Mmes Pazza-Montlouis et Jenny Diska.

Marseille : MM. Dubosc, Mosnier, Nangys.

Genève : M. Brunet, Mmes Blanche Ollivier, d'Agenville, Sonnet.

Gand : MM. Garret et Ariel.

Anvers : M. Maas,

Buckarest : Mlle Maud,

Toulon : M. Thonnérieu.

Notre compatriote, le ténor Jérôme, vient de débiter au théâtre de la Monnaie de Bruxelles où il remplace M. Scaramberg, engagé au Grand-Théâtre de Lyon pour la prochaine saison.

La première comédie qui sera jouée aux Variétés après le *Vieux Marcheur*, de M. Henri Lavedan, sera *Education de prince*, quatre actes, de M. Maurice Donnay.

Mme Jeanne Granier interprétera le rôle de la reine de Silistrie.

M. Le Bargy a donné sa démission de sociétaire de la Comédie-Française.

Pour être valable cette démission devra être renouvelée dans six mois.

M. Michel Vernière, maire de Montpellier, vient de prendre l'arrêt suivant, relatif aux chapeaux des dames au théâtre :

« Quelques incidents, isolés du reste, s'étant produits pendant la dernière saison théâtrale, le maire de la ville de Montpellier croit devoir rappeler très respectueusement aux dames qui assistent aux représentations théâtrales qu'elles sont priées de déposer leurs chapeaux aux vestiaires, mis gracieusement à leur disposition. »

« En acceptant spontanément cette mesure, elles préviendront toute manifestation de nature à troubler la tranquillité du spectacle. »

L. M.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

DIRECTION TOURNIÉ

Tableau du personnel engagé pour la saison théâtrale 1899-1900 :

Personnel administratif. — MM. Mirande, secrétaire général, Delrose, caissier-comptable ; Blanc, contrôleur en chef ; Maurice Stréliski, régisseur général parlant au public, Vaucheret, régisseur de la scène, surveillant ; Vanara, maître de ballet, Pèrriche, régisseur du ballet ; Carpreau et Polydor, régisseurs des chœurs.

Artistes du chant. — *Ténors* : MM. Scaramberg, Garoute, Leclercq, Deville, Forest, *trial* : Deshayé ; Fassin, coryphée. *Barytons* : MM. Mondaud, Hugué, Roder.

Basses : MM. Sylvain, Artus, Durand, Duvernet.

Contralti : Mlles Guénia, Avelly.

Coryphées : MM. Nizet, Raymond.

Soprani : Mmes Fœdor, Tournié, Milcamps, Mlle Gabrielle Pratt.

Dugazons : Mlles Walter, Duprat ; Mmes Stréliski, Péliesson, mère dugazon.

Cadre des chœurs. — 55 choristes.

Artistes de la danse. — Mlle Cerny, première danseuse noble ; M. Vanara, premier danseur noble ; Mlle Irène Lovati, première danseuse demi-caractère.

Mlles L. Albers, travestis ; Lachassaingne, Colombo, Nathalie Martin, Francine Aubert, deuxièmes danseuses.

Corps de ballet : 36 danseurs et danseuses.

Personnel musical. — MM. Miranne, 1^{er} chef d'orchestre ; Aldal et Gouard, se-

conds chefs d'orchestre ; A. Georges, 3^e chef répéteur.

M. Forestier, pianiste accompagnateur, organiste, chef de chant ; Mlle Monnier, pianiste accompagnatrice, chef de chant ; M. Polin, répéteur des chœurs.

Orchestre de 60 musiciens. — Solistes : MM. Jouët de Lanciduais, premier violon ; Georges, chef d'attaque des seconds violons ; Vanel, alto ; Ugo Bedetti et Pio Bedetti, violoncelles ; Gayraud, contrebasse ; Forestier, harpiste ; Ritter, flûte ; Bridet, hautbois ; Aubrespy, clarinette ; Gorrion, clarinette-basse ; Terraire, basson ; E. Gerin, cor (1^{er} pupitre) ; Schwentzer, cor (2^e pupitre) ; Lagrange, piston ; Brule, trompette ; Vigouroux, trombonne ; Jenfer, tuba.

Créations de la saison. — *Cendrillon*, opéra en 4 actes, de Massenet. — *Tristan et Yseult*, drame musical en 3 actes, de Wagner. — *Princesse d'auberge*, comédie musicale en 3 actes, de Jean Blocx. — *Hensel et Gretel*, conte lyrique en 3 actes, de Humperdinck. — *Jahél*, opéra en 4 actes, de A. Coquard.

Reprises. — *Don Juan*, la *Flûte enchantée*, le *Roi d'Ys*, *Lohengrin*, *Tannhäuser*, *Thais*, *l'Etoile du Nord*, le *Roi l'a dit*, etc., etc.

Les dimanches, matinée.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le *Vieux Marcheur*, qui sera donné dimanche, pour la dernière fois en matinée, n'aura plus que quelques représentations. La deuxième des *Deux Gosses*, repris samedi soir, aura lieu lundi.

En attendant les nouveautés à l'étude, la direction a exhumé la *Tour de Nesle*, un des joyaux, malheureusement un peu usé, de l'ancien répertoire.

Lettre Parisienne

BOYCOTTAGE

Mon cher Monsieur Johnston, vous m'avez demandé, par votre honorée du 17 courant, de vous dire ce que nous pensions en France de votre signature ajoutée dans le *Daily Telegraph* aux milliers de signatures de vos compatriotes appuyant l'idée d'un boycottage de l'Exposition de 1900.

Ouf ! la phrase est un peu longue, mais il m'est impossible de m'exprimer plus brièvement au point de vue commercial. Vous me demandez donc de vous dire ce que je pense. Eh bien je ne pense rien. Ah ! si vous m'aviez demandé ce que je pense de cette même signature au bas d'un chèque sur la banque d'An-

gleterre je sais bien ce que je vous aurais répondu.

Je vous aurais dit, cher Monsieur Johnston que je la tiens pour excellente et même beaucoup plus valable que lorsqu'elle endosse une manifestation aussi platonique. Notez que je ne suis pas suspect en vous parlant ainsi. Je suis un intellectuel, un sale intellectuel, et des gens à qui je n'ai jamais dit un seul mot de mes pensées intimes parce qu'ils n'ont aucun droit de les connaître, m'ont envoyé quelques aménités que des amis obligeants m'ont signalées comme cela se fait toujours. D'autres ont jugé à propos d'imprimer je ne sais mon Dieu pas pourquoi, que j'étais, une espèce de « youpin » bien que j'aie été baptisé en l'église Notre Dame de Bonne-Nouvelle, que j'ai fait ma première communion à St-Malo, mon renouvellement à Versailles et que je me suis marié en l'église de la Trinité, toutes choses qui feraient de moi un juif d'une espèce tout à fait inédite. Donc, mon cher Johnston, nous pouvons parler des choses en gens qui savent ce que parler veut dire. Et c'est pourquoi je vous répète qu'en cédant à la mode actuelle et en adhérant au fameux boycottage vous avez fait acte de simple *humbug*. Là, vous voyez que je ne vous l'envoie pas dire

Permettez-moi une simple comparaison.

Pour une cause ou pour une autre, vous avez juré un certain jour que vous ne remettriez les pieds dans votre vieux restaurant familial. Vous avez eu ce jour là votre roastbeef un peu trop cuit ou votre pale ale pas assez fraîche, ou bien la servante préoccupée d'autre chose ne vous a pas décoché son sourire accoutumé. Bref vous êtes furieux. Mais quand vient l'heure du dîner et que vous pensez à chercher un autre restaurant, vous allez, vous venez, vous faites les cent pas en proie à l'anxiété la plus cruelle. Vous vous dites : « J'irai bien à ce restaurant allemand, mais la saucisse de Francfort est contraire à mon délicat estomac. » Ou bien je retournerai bien dans cette maison italienne mais le soi disant chianti vient du Campêche et les pâtes me bourrent fâcheusement. » Alors vous tournez machinalement le coin de la rue et vous vous retrouvez sans vous en être aperçu à votre place habituelle. La servante vous fait son sourire, l'ale n'est pas trop mauvaise et le roastbeef est cette fois cuit à point.

Pardonnez-moi d'avoir eu recours à des images aussi prosaïques, mais je ne sache pas que l'exposition universelle de 1900 vous attirait. Avant ce que vous

savez, par la poésie et l'idéal, vous vous proposiez *old fellow* de venir ici pour un peu changer d'air ou plus exactement pour retrouver l'air de vos jeunes années. Donc je ne crois pas que votre signature boycottante ait la valeur de celles qui font de temps immémorial honneur aux échéances de votre vieille maison.

Oh ! je sais bien que de telles idées ne sont pas la noblesse même... Je sais que dans votre accès de mauvaise humeur, vous dites là-bas que nous avons la certitude des maîtres d'hôtel de petites villes qui se disent : Il faudra bien qu'on descende chez moi puisqu'il n'y a pas d'autre auberge dans la localité. Le monde est si petit que nous sommes un peu comme ces aubergistes. Or, nous pouvons le dire avec une certaine fierté puisque nous sommes aussi des aubergistes qui se mettent par moments, dans leurs loisirs, à être des savants, des artistes, des poètes dont les travaux et les œuvres ne passent pas inaperçus.

Puis, il y a encore une satanée idée qui me trotte par la tête à votre endroit à propos de cette fameuse signature. — C'est que l'an prochain vous deviez chez nous, jouer non seulement le rôle fort agréable de consommateur, mais aussi le rôle fort pratique de vendeur.

Vous pensez bien, vieux brigand, exposer chez nous les produits de votre industrie pour autre chose que pour l'honneur. — Or, les choses n'ont pas changé et, je serais bien surpris de vous voir pousser l'héroïsme jusqu'à l'oubli complet de vos intérêts.

Tenez, ce matin encore je me promenaïs avenue de l'Opéra et rue Auber où il y a beaucoup de magasins anglais de toutes sortes de choses. Eh bien, tailleurs, agents de voyages, couteliers, five o'clock teas, pâtisseries, fleuristes, etc., etc., étaient grands ouverts. Ils attendaient les clients, comme tous les autres jours, et je dois dire qu'ils les accueilleraient sans haine, quels que fussent leurs sentiments intimes, ces sentiments sacrés dont nous ne devons de compte qu'à ceux qui pensent comme nous.

En un mot pour vous dire toute mon idée de la chose, je ne croirai au boycottage que lorsque je ne verrai plus une seule enseigne anglaise rue Auber.

Aussi, bien affectueusement, je vous dis : à l'année prochaine. Nous irons un jour revoir nos vieux tableaux du Louvre et le soir nous nous griserons consciencieusement. — Ce sont deux excellentes formes du bonheur.

Arsène ALEXANDRE.

LA
CRÈME
SIMON

EST LE COLD-CREAM PAR EXCELLENCE
POUR LES SOINS DE LA PEAU

Le seul recommandé
par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

Pour Calmer la Soif

Rien n'est plus utile, plus agréable,
plus hygiénique
que la boisson préparée avec le

SUCRE CASTILLAN

FRANCO PAR LA POSTE : 1.25 °

Adopté dans les régiments comme boisson
pour le repas

SIMON

PARIS, rue Grange-Batelière, 13

36, rue Bouchardy, LYON

Coût : DEUX CENTIMES le Litre

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

Partition Amoureuse

VI.

« **DECRESCENDO** »

*Dans l'aube on pressent le jour ;
La nuit dans le crépuscule...
— Vois donc comme il se recule
Notre pauvre grand amour !*

*On voudrait douter encore ;
On voudrait... on ne peut pas.
L'âme triste, le cœur las,
On cherche une métaphore.*

*Pour se leurrer, pour tromper
L'être dont on se détache...
— L'ennui, de sa noire tache,
Va tout couvrir, tout tremper....*

*Et je ne sais rien à faire
Contre l'envahissement
Du redoutable élément :
Rien ne nous y peut soustraire !*

*On prolonge le baiser,
On fait double la caresse...
Mais elle est morne, l'ivresse
Qui va bientôt s'épuiser !*

*— Je te dis qu'il se recule
Notre pauvre grand amour !
Vois comme il fait moins jour :
— C'est déjà son crépuscule....*

Andréa Lex.

LE DUEL DE CAMPISTROUS

M. Campistrous a invité à dîner M. et Mme Ragot, des amis qu'il n'a pas vus depuis long emps.

Le dîner est pour sept heures.

Les Ragot arrivent à l'heure juste ; Mme Campistrous est prête ; la cuisinière n'attend plus que l'ordre de servir.

— Chère madame, dit Mme Campistrous à Mme Ragot, que vous êtes aimable d'être venue.

Mme RAGOT. — Il y a un siècle que nous ne nous sommes vus.

CAMPISTROUS. — Je ne me rappelle plus : est-ce avant ou après mon duel ?

RAGOT. — Vous avez eu un duel ?

CAMPISTROUS. — Vous ne saviez pas ? Un duel à mort, mon cher monsieur. Mettez-vous à table, je vous raconterai cela.

Mme CAMPISTROUS. — Tu sais bien que cela va te mettre dans tous tes états.

Les convives prennent place autour de la table.

CAMPISTROUS, s'asseyant. — Figurez-vous que j'ai failli avoir un duel terrible.

RAGOT. — Ah bah !

CAMPISTROUS. — Oui, monsieur, aussi vrai que je vous parle en ce moment.

C'était un dimanche ; nous étions allés à la campagne, ma femme et moi,

en partie de plaisir. Nous avions emporté des provisions, du jambon, du saucisson, du vin, parceque, vous savez, le dimanche, à la campagne, on ne trouve rien, et dans les restaurants on vous écorche tellement...

Mme RAGOT. — Cela est bien vrai.

CAMPISTROUS. — Je portais le panier qui était lourd en diable ; il faisait une chaleur accablante ; j'étais éreinté. Enfin, nous nous arrêtons sur une route, nous nous installons dans le fossé ; je déballe les provisions : voilà un orage épouvantable qui éclate.

Mme RAGOT. — Comme c'est désagréable !

CAMPISTROUS. — Et pas de parapluie ! Nous voilà mouillés jusqu'aux os, nos provisions perdues, aucune habitation à l'horizon.

Mme CAMPISTROUS. — Mon chapeau, madame, tout abîmé ; un chapeau neuf.

CAMPISTROUS. — Nous rentrons à Paris trempés comme des soupes. J'étais d'une humeur massacante. Nous trouvons une station d'omnibus, naturellement l'omnibus était complet. Nous attendons une demi-heure, toujours complet, impossible de trouver une place et une pluie battante ! Enfin, on appelle notre numéro ; je me précipite. Une dame me barrait le passage ; je la prends par un bras et je la flanque de côté.

— « Malhonnête ! » qu'elle s'écrie.

— « Ne m'embêtez pas, que je lui réponds, autrement vous auriez à faire à moi. »

Mme CAMPISTROUS. — Mon mari est si violent.

CAMPISTROUS. — Alors, un individu qui était derrière moi, un grand maigre, décoré, dit à haute voix :

— « En voilà un malotru qui bouscule les femmes ! »

— « De quoi vous mêlez-vous ? que je lui dis ; je vous préviens que je ne suis pas de bonne humeur et que je n'ai pas envie de plaisanter. »

— « Je ne plaisante pas, qu'il me répond ; vous êtes un grossier personnage, un pleutre et un lâche. »

Je le regarde bien en face.

— « Monsieur, que je lui demande, est-ce que vous auriez l'intention de m'insulter ? »

Mme CAMPISTROUS. — Oui, madame, mon mari lui a dit cela.

CAMPISTROUS. — Il reprend :

— « Qu'est-ce qu'il faut donc que je fasse, faut-il que je vous tire les oreilles ? »

A ces mots, monsieur, la moutarde me monte au nez.

— « Essayez un peu pour voir, que je lui dis, grand feignant. »

Je n'avais pas fini, monsieur, que je reçois une gifle, mais une gifle à vous renverser.

Je ne perds pas de temps, je me retourne, vlan !... j'en reçois une autre !

— « Cela ne se passera pas comme cela ! » que je m'écrie.

— « Je l'espère bien, qu'il me répond : voici ma carte. »

Je la prends, je lis :

DES ORTOLANS

« Capitaine de cavalerie en retraite ».

— « Très bien, monsieur, je n'ai pas la mienne sur moi, je vous l'enverrai. »

— « J'attendrai », qu'il me fait.

L'omnibus partait ; je monte avec ma femme dans l'intérieur.

Là, je me contiens.

Mme CAMPISTROUS. — Je ne sais pas comment tu as fait, toi qui es si violent.

CAMPISTROUS. — Je me suis contenu à cause des dames ; mais, monsieur, rentré à la maison, voilà la colère qui me prend.

Mme CAMPISTROUS. — Oui, madame, si vous l'aviez vu, il me faisait peur.

CAMPISTROUS, éclatant. — Ah ! si je l'avais tenu en ce moment, ce capitaine, il aurait passé un mauvais quart d'heure ! Je l'aurais broyé sous mes pieds ; je lui aurais mangé le foie, monsieur ! Je lui aurais cassé les membres les uns après les autres ; je lui aurais crevé les yeux, arraché les dents ; je l'aurais coupé en morceaux !

Vous voyez cette pomme ? Je la lui aurais fait manger par le nez, par les oreilles.

Mme CAMPISTROUS. — Il était dans un état ! Je lui disais : « Couche-toi donc ; » il ne voulait pas.

RAGOT. — Il y avait de quoi se mettre en colère.

CAMPISTROUS. — J'ai pris une chaise, je l'ai brisée en mille morceaux !

Mme CAMPISTROUS. — Une chaise du salon, j'étais assez furieuse ; il en a cassé trois, madame. Cela a duré comme cela toute la nuit ; il s'est relevé huit fois.

Je ne pouvais pas le calmer.

CAMPISTROUS se levant et prenant sa chaise. — Si je l'avais tenu !

Mme CAMPISTROUS. — Je t'en prie, ne casse pas celle-là.

Mme RAGOT. — Apaisez-vous, monsieur Campistrous.

CAMPISTROUS se rasseyant. — Je voulais vous montrer ce que j'en aurais fait si je l'avais tenu entre quatre z'yeux. Je voulais aller le trouver pour l'étrangler !

Ma femme m'en a empêché.

Le lendemain je prends une carte pour la lui envoyer, décidé à me battre, monsieur ; mais pas un duel pour rire, un duel à mort.

Mme CAMPISTROUS. — Il voulait le tuer.

CAMPISTROUS. — Un duel au dernier sang ; n'importe quelle arme ! Au revolver, à bout portant ; à l'épée, au sabre, au couteau ! N'importe quoi, cela m'était égal, pourvu que nous y restions tous les deux !

Mme RAGOT. — Vous me faites trembler.

CAMPISTROUS. — Je ne tremblais pas, moi ! Je lui aurais appris à vivre, à ce capitaine !

RAGOT. — Et vous lui avez envoyé votre carte ?

CAMPISTROUS. — Cela n'a tenu qu'à un fil. Au moment où j'allais la lui faire porter, ma femme s'y est opposée.

— « Auguste, qu'elle me dit, tu ne te battras pas. »

— Je me battraï ! »

— « Tu ne feras pas cela, Auguste. »

— « Je me battraï à mort ! »

Alors, monsieur, elle s'est jetée à mon cou ; elle s'est mise à pleurer.

Vous savez ce que s'est, on ne peut pas résister à une femme.

RAGOT. — Les femmes ne comprennent pas les choses comme nous.

CAMPISTROUS. — J'ai cédé. Eh bien, monsieur, je le regrette ; il avait besoin d'une leçon, ce capitaine.

RAGOT. — Il est certain, que deux gifles c'est dur à avaler.

CAMPISTROUS. — Les gifles ne sont rien mon cher monsieur ; c'est le procédé. Entre gens bien élevés, on ne va pas se colleter devant des dames.

Il aurait dû me prendre à part.

Mme CAMPISTROUS. — Ne parle plus de cela.

Mme RAGOT. — Oubliez, monsieur Campistrous.

CAMPISTROUS, galant. — Je vous obéis, belle dame ; un peu de poulet, mille diables.

Eugène FOURRIER.

Bonjour ! Bonsoir !

Bonjour ! Bonsoir ! Ce sont des serremments de mains, L'on arrive et l'on part. Les ans passent. L'automne fait oublier l'été, tandis que monotone, La montre fait tic-tac, comme font les moulins.

Tic-tac, fait notre cœur. C'est l'hiver, on frissonne, Mais le printemps est là. Plus clairs sont les matins. On fredonne tout bas quelques joyeux refrains En voyant au jardin que le lilas bourgeoine.

Bonjour ! Bonsoir ! — On aime, on hait, on ne sait pas, Et l'on pleure et l'on rit en souffrant du vulgaire. Voilà ce que l'on fait dans le temps éphémère.

Jusqu'au jour bienheureux où l'on croise les bras, Où l'on ferme ses yeux à l'odieux mensonge, Pour dormir d'un sommeil éternel et sans songe.

François ARMAGNIN.



Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ÉLIXIR

DE

S^T-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons



AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1° A 50 % des bénéfices nets ;
- 2° A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3° A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

THÉ

DES MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon
et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

LIBRE CHRONIQUE

Piano, pianissimo!

On signale de Londres la menaçante apparition d'un redoutable phénomène, incarné en la personne imberbe, mais chevelue, d'un jeune pianiste anglais de vingt ans qui, s'étant mis au piano à six heures du matin, a joué, sans s'arrêter une minute, jusqu'à dix heures et demie du soir, c'est-à-dire pendant seize heures consécutives! (Notez bien que ce « point d'exclamation » n'est pas un « point d'admiration »).

A la fin de la séance, ce tortionnaire du clavier a été proclamé « le piano-champion du monde » au milieu d'une ovation indescriptible.

Nous renonçons donc à la décrire.

Mais, en présence d'une pareille calamité — dont nous ne sommes séparés que par le Pas-de-Calais — nous aimons à croire que les promoteurs français du pont sur la Manche et du tunnel sous la même, renonceront à leurs dangereux projets; car s'ils persistaient à vouloir supprimer le plus heureux détroit, qui nous préserve du fléau britannique sus relaté, nous nous verrions dans la dure nécessité de réclamer des pouvoirs publics leur internement dans la cage où ce fauve recordman exerce sa férocité sur l'instrument de supplice du maître Reyer.

En lisant l'horifique exploit de l'impitoyable « piano-champion » anglais, je n'ai jamais si bien compris le mot loyal et franc de Gordon-Pacha, préconisant l'union de son pays et du nôtre en Egypte, en disant à ses compatriotes: Quand on n'a pas de sentiments chevaleresques chez soi, on va en chercher chez ses voisins ».

Mais ce que je ne comprendrais pas du tout, c'est que la France, qui a déjà trop de pianistes chez elle, s'exposât encore à être envahie par ceux de ses voisins... gens de sac et de cordes.

En effet, il *Erard* que nous passions une semaine sans être invité à rompre une plume contre cet instrument de torture, qui rivalise de Barbarie avec l'orgue dans des Conciergeatoires dont les ravages ont fini par nécessiter la création de l'Institut Pasteur.

Mais, patience, mes frères! la statistique — une bien belle science, quoique un tantinet assommante parfois — nous apprend que les grands pachydermes, fournisseurs d'ivoire, deviennent de plus en

plus rares, à mesure que de hardis chasseurs s'acharnent à prendre leurs défenses... malgré eux.

Le temps n'est donc pas éloigné où nous pourrions saluer l'extinction des pianos — comme des billards, hélas! — par manque de touches.

En attendant, nos législateurs devraient taxer les pianos comme les vélocipèdes; car toutes les « pédales » devraient participer également à l'équilibre du budget; et nous ne voyons pas pourquoi on exonérerait de l'impôt ceux qui jouent « à quatre mains » alors qu'on taxe ceux qui... jouent des jambes.

FRANC-SILLON.

Les Soirs d'Automne

A Vittoria CAMUSSO.

*Dans les bois que la bise effeuille,
Cruelle inexorablement,
Et que sa voix sauvage endeuille
D'un lugubre gémissement,*

*Quand il semble que Dieu retire
La vie aux êtres, que tout meurt,
Des angoisses qu'on ne peut dire
Tourmentent l'âme du rêveur.*

*Il s'en va, marcheur solitaire,
Heurtant les cailloux du chemin,
Le regard baissé vers la terre
Et sans une fleur à la main.*

*La Nature, si caressante
En la verte saison des nids,
N'a qu'un sourire de mourante
Et des yeux de langueur ternis...*

*Oh! la lourde mélancolie
Qui pèse sur les cœurs souffrants!
Oh! L'assitude de la vie!
Les soirs d'automne sont navrants!*

Octobre 1899.

JACQUES PRABÈRE.

FUTUR MINISTRE

(SUITE ET FIN)

Ce vieux finaud, qui devait finir dans la peau d'un conseiller à la cour de Grenoble, rêvant, sans oser encore l'avouer, les honneurs politiques, se préparait à tout hasard la reconnaissance... et la protection de son employé. On voit quelquefois de ces comédies.

Bref, Blachet eut alors une idée superbe. Il réunit les correspondants des divers journaux de Paris et de la région et, après leur avoir exposé les avantages pratiques de la solidarité dans le journalisme comme dans le commerce de la chandelle, il proposa de fonder, sous le titre: *Syndicat de la presse locale et régionale*, une association pour la dé-

fense des intérêts communs. L'auteur de la proposition fut naturellement nommé président. Ce fut son premier triomphe.

Un local étant nécessaire pour les réunions du Syndicat composé de huit à dix membres, on fit choix, toujours sur les indications de Paul, du *Grand Cafe de l'Isère* tenu par Clémenti. Tu te souviens de Clémenti, ce petit bonhomme épais et suant, enrichi, disait-on, dans l'exploitation d'une *Maison Tellier*? En désignant cet établissement, Blachet avait son but. D'ailleurs, son insouciance n'était que de surface, un moyen habile de cacher son jeu; car, dans tous ses actes, même les plus insignifiants en apparence, il n'agissait en réalité qu'après avoir sûrement pesé au préalable le pour et le contre. Incapable d'emballement, ramenant tout à ses intérêts, il préparait un coup de maître. Par ce que je viens de te dire, tu devines qu'il n'était pas homme à s'empêtrer de préjugés ni à s'arrêter devant aucune considération.

— Je te vois venir, interrompit l'ingénieur qui, jusque là, avait gardé le silence, la fille de Clémenti?

— Parfaitement... dans son esprit, elle était en quelque sorte le pivot de ses opérations ultérieures, l'instrument indispensable à sa fortune. Clémenti, riche à plus de cinq cent mille francs, n'avait que cette héritière, une jolie brune entre parenthèses. Il rêvait pour gendre un magistrat. Seule, la magistrature, à son avis, pouvait prétendre à l'honneur de s'unir à lui. Et, de fait, dans la veulerie générale de notre époque, la prétention n'avait rien d'exorbitant.

Notre homme accueillit avec empressement les ouvertures de « ces Messieurs de la presse ». Il parut très flatté de la préférence qu'on voulait bien accorder à son établissement. A la perspective d'un nouveau gain s'ajoutait, pour lui, l'espoir de grandir un peu dans la considération des habitants qui, tout en fréquentant, pour la plupart son café, s'obstinaient à le tenir à l'écart.

Une salle spéciale fut réservée au premier à « ces messieurs de la presse ». Ils y vinrent chaque jour, siroter leur absinthe et préparer leurs courriers. Très drôles, ces séances dont je fus témoin une fois ou deux, grâce à Blachet lui-même qui avait voulu, en m'entraînant chez Clémenti, se montrer à moi sur le premier théâtre de ses exploits. Sur les lèvres de ces soi-disants journalistes, un entrefilet de trois lignes, récit d'un acte de probité ou d'un feu de cheminée, devenait un « article ». Ils se chamaillaient sans cesse à propos de leurs articles qu'ils se reprochaient réci-

proquement « d'avoir copié ». Le plus souvent, c'était Blachet qu'on clouait au pilori. Il éclatait de rire, ne protestant pas, ne se fâchant jamais. Il se contentait de riposter par quelque lazzi qui passait sans peine, aux yeux de ses confrères et à ceux du cafetier et de sa fille, pour un trait d'esprit.

Il ne mit donc pas longtemps pour séduire la belle enfant. Clémenti eut beau regimber du toutes les façons, sous prétexte que Blachet n'appartenait pas à la magistrature, six mois après, il ne l'avait pas moins pour gendre. Sur ce, comme s'il n'avait plus rien à faire sur cette terre, il mourut, laissant un demi-million à sa fille.

Tout souriait à Paul. Ses moindres désirs devenaient, comme par enchantement des réalités. Et moi, qui ne pouvais me méprendre sur ses mérites, je ne doutais plus qu'il « n'arrivât », ainsi que l'affirmait Mohinot. Son ancien clerc, car celui-ci avait quitté l'étude à la mort de son beau-père, était à présent un personnage qu'on saluait très bas et dont on ne parlait qu'avec infiniment de respect.

Il vint, en compagnie de sa femme, me faire ses adieux la veille de son départ pour Paris. Pendant longtemps, je n'entendis plus parler de lui. Un jour, pourtant, j'appris par un ami qui, lors de son voyage de noces, l'avait rencontré sur le boulevard, qu'il appartenait à la rédaction d'un grand journal du matin. Puis, son nom fut subitement mis en vedette à l'occasion de je ne sais plus quelle affaire. Il a fondé, enfin, le *Reveil Gaulois*, avec lequel le gouvernement est obligé de compter... Comment est-il parvenu à son but, par quelles roueries, par quels intrigues? Je l'ignore. Est-il vraiment un de ces audacieux, un de ces mâles vigoureux et bien équilibrés à qui rien ne résiste, qui violent la Fortune comme les soudards forcent les filles après les assauts? Ou bien, a-t-il réussi à conquérir peu à peu ses faveurs, avec les écus du père Clémenti? Nous le saurons peut-être un jour.

En attendant, le voilà député depuis les dernières élections. Sa récente interpellation sur la politique coloniale l'a mis au premier plan. Tous les journaux s'accordent à le déclarer « ministrable », et comme j'ai aussi mes faiblesses, j'attends avec impatience qu'il ait décroché son portefeuille... pour avoir la croix!

L'ingénieur sourit, puis il répondit: — J'arrive d'Amérique, pays des miracles, mais franchement, je te l'avoue, je n'y ai rien vu d'aussi extraordinaire que la fortune politique de Blachet!

Eugène DREVETON.

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

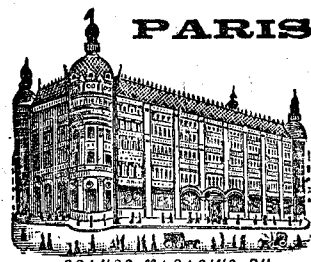
FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1
(DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE)

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs



GRANDS MAGASINS DU

Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les Dames qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue illustré « Saison d'Hiver », d'en faire la demande à

MM. JULES JALUZOT & C^{ie} Paris

L'envoi leur en sera fait aussitôt **gratuit et franco.**

LA PETITE GRAMMAIRE

des opérations de Bourse est envoyée gratis sur demande faite à M. MILLIAUD, 21, faubourg Montmartre, Paris.

LA FIÈVRE APHTEUSE

Le ministre de l'Agriculture vient d'adresser aux préfets une circulaire leur enjoignant de prendre toutes les mesures capables de s'opposer à l'extension de l'épidémie de fièvre aphteuse. Donc le moment est bien choisi pour parler du Lysol.

Cette substance, comme désinfectant et antiseptique puissant, doit être préférée à tous les produits similaires. Pour désinfecter le corps des animaux, les étables, les râteliers, etc., on doit employer une solution lysolée à 3 0/0. Pour traiter les aphtes des ongles, solution de 2-0/0. Pour soigner les plaies de la bouche, de la mamelle, solution à 1/2-0/0. D'ailleurs, nous ne pouvons mieux faire que de conseiller aux intéressés de s'adresser directement à la **Société Française du Lysol**, 22, place Vendôme, où on leur fournira tous les renseignements nécessaires pour opérer.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous

Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON-22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER.

Exiger le véritable nom

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOL)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS -- VENTE -- LOCATION

EN 20 JOURS
GUÉRISON
RADICALE



DE L'Anémie
Par l'ÉLIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL

Seul Produit autorisé spécialement.

Pour Renseignements, s'adresser chez les
SCŒURS de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, PARIS
GUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saunier, Paris.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES
ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIBER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

CONCOURS DE CHANSONS

Le Concours de Chansons organisé par la
LICE CHANSONNIÈRE sera clos le 5
novembre prochain.

Les manuscrits devront être adressés au
président, M. Alphonse Cros, 43, rue du
Faubourg-Saint-Denis, Paris, et les deman-
des de programme au secrétaire, M. Anto-
nin LUGNIER, 33, rue des Trois-Frères, Pa-
ris.

SOCIÉTÉ DE TIR DE LYON

Résultats du Concours public du dimanche
1^{er} octobre, à 300 mètres (série) :

1. Huvet, 41 points; 2. Landry, 39; 3.
H. Martin, 38; 4. Magnard, 37; 5. Plumail,
36; 6. M. Perrier, 36; 7. Pfister, 35; 8.
Bise, 34; 9. Hess, 33; 10. Bellegly, 31; 11.
Goyvannier, 30; 12. Keller-Dorian, 30; 13.
T. Cornu, 29; 14. J. Cottin, 27; 15. Réveil,
26; 16. V. Perrier, 25; 17. Hegetschweiler,
24; 18. Sidler, 14; 19. Maurice, 14; 20.
Morand, 14.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2219 du 7 octobre.

Chronique: *Courrier de Paris*, par Pierre
Véron. — Variété: *Mademoiselle Marat*,
par G. Lenôtre. — *La Guerre au Transvaal*,
par L. de Montarlot. — *Le Monument de
Limoges*. — *Devant un haut-fourneau*, par
Léo Claretie. — *La Semaine illustrée*, par
Noël Nozeroy. — *Théâtres*, par H. Le-
maire.

Explication des gravures, Revue conique,
Echecs, Rébus, Créations, Memento de la
semaine, Sport, Chronique des courses,
Bibliographie, Semaine illustrée, etc.

Nouvelle illustrée: *Sans Patrie*, par
Henri Baraude, illustrations de Mahut.

Le numéro: 50 centimes.

Spéctacles et Concerts

LE GRAND CIRQUE SUÉDOIS

Directeur: Maximilien Schumann,

(Etablissement Rancy) — Vingt numéros
absolument extraordinaires, dont un seul
suffirait à assurer la réputation d'un cirque
et à faire courir la ville, voilà ce que la di-
rection offre chaque soir au nombreux pu-
blic qui vient admirer ses merveilleux ar-
tistes.

Au programme, nous devons mettre en
première ligne les « Quatre Rayons de So-
leil » superbes étalons, présentés par M.

Schumann qui présente également le cheval
Cincinnati, admirablement dressé. Les
Georgettys, des gymnastes sans rivaux; le
clown Ghezzi avec ses minuscules chevaux.
Les trois Palmers, dans leur merveilleux
travail aérien; Mlle Marie, la seule dame au
monde qui exécute le double saut périlleux
de main à main; les Bohémiennes, ballet
divertissement, etc., etc.

Chaque soir, attractions nouvelles. Les
jeudis et dimanches, à 9 heures, matinée
de famille.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 heures.

Les champions barristes américains. —
Les Dante, créateurs de la valse merveil-
leuse. — Mlle Rosalis, chanteuse gitane, le
comique siffleur Tabler. — Mlle Lancy,
chanteuse de genre, etc.

SCALA-BOUFFES

Débuts d'Adèle Verly, de la Scala de Pa-
ris; les équilibristes Carlo Coesare, miss
Faroone, et le chanteur virtuose Bergeret.
Dernières de *Minut et demi*.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs, à 8 heures, la *Dame Blan-
che*, parodie en 3 actes. Dimanches, mati-
nées de famille à 2 heures.

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions du marché sont aujour-
d'hui plus satisfaisantes, on a parlé de
médiation dans le conflit entre le Transvaal
et l'Angleterre.

Dans ces conditions, les Mines d'or Sud-
Africain ont repris et les valeurs du Parquet
ont suivi le mouvement.

Le 3 o/o a passé de 100,60 à 100,57; le
3 1/2 o/o clôture à 102,55 et l'Amortissable
99,60.

La Banque de France ferme à 4,200.

Le Comptoir National d'Escompte est
demandé à 595 en hausse de 3 fr. Le Crédit
Lyonnais sans changement est à 949. Le Cré-
dit Foncier et la Société Générale n'ont
donné lieu à aucune négociation à terme.

Parmi nos Chemins, le Lyon cote 1865
et le Nord à 2119.

Le Suez en hausse de 40 fr. finit à 3485.

Tous les fonds étrangers sont en reprise,
l'Extérieure à 62,47; l'Italien à 91,80; le
Portugais à 23,80; le Russe 3 o/o 1891, à
89,65; le Turc est à 21,97 et la Banque
Ottomane à 550.

Le Propriétaire-Gérant; V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^e, Lyon. — Anc. Maison A. Wallener.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications
survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service
d'Été. — Prix: 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS